

Brumet.—Non mé c'est pas pour me vanter, mé j'vas te conter z'une histoire. Anne fois, o y a d ga vingt ans à peu près, non, vingt-cinq ans, non vingt quatre ans n'importe..... tu comprends, j'étais plus jeune qu'aujourd'hui, v'la-t'y pas que j'me choque contre mes bœufs qui voulaient pas marcher ! Donc à laquelle, fou que je sommes, j'ôte ma var-rose et pensant pu que j'étais nu main, je t'as sommes Morrais mon gros bœuf caillé, d un gros coup de poing. Non mé, tu comprends, j'm'avions brisé les os de la main, à ce point que la femme à foncièrement grondé.

José.—Grondé ? Pourquoi ? pour le bœuf ou pour ton poing ? Quoice qu'a chérissait le plus d'entre les deux ?

Brumet.—Oh ! ben, ma foi, j pourrais pas dire mais z'elle aimait ben Morrais qu'avait toujours été un bon bœuf pour elle, doux, commode affable, un bœuf de bonne famille, tu sais.... (En ce moment entrent quatre fœnieus commandés par un chef.)

Brumet, brandissant son fusil.

—Les fœnieus ! Qu'ils viennent donc cinq cents, dix cents, vingt-cinq cents, que je les épouille avec o'te vaillante crosse !

José (fâché).—Sacrebieu, morbleu, nom de nom de nom ! Fusil sans plaque, sans chien ça ira toujours, fessons, l'ami, fessons..... (En ce moment entrent quatre fœnieus commandés par un chef.)

O'Neil.—Soldiers ! Attention !

Brumet (interrompant).—Maudite guenle de pouilleux, tiens, en v'la des attentions ! (Il bondit dessus José tapo de son bord, les fœnieus fuient, le rideau tombe.)

ACTE SECOND.

SCÈNE 1re.

François. (costume habitant, seul sur le théâtre ; il se démène et fait mille folies. Ton braillard).

—Cé pas possible, des affaires comme ça ! Dire que j'allais marier ma belle grosse Lizette mardi, et qu'au lieu de la marier, il faut que je m'batte avec les fœnieus ! Ah ! c'est trop dur de déconcher d'même. Quo le diable emporte la milice et ceux qui ont inventé o'te bêtise-là. Voir un peu si on aime pas mieux sa femme qu'une balle dans l'ehignon, hon hon ! faut y être bêta pour se livrer à des..... à des..... z'escar..... z'escar..... mouches..... mouches comme ça..... Un homme y perd son temps..... quand y perd pas sa vie au moins !..... Sans compter qu'océ bête d'aller donner des coups de poings aux fœnieus au lieu de donner un beau bec à o'te belle grosse Lizette !

Oé pas que j'sus pas brave ni que j'manque de courage, mais j'manque mon mariage..... (Il se tire les cheveux). Oh ! quo ça me désole ! dé..... dé..... sole !..... J'en perdrai le boire et le manger, sans compter Lizette, si tout de même on me cassait la mâchoire..... la mâchoire..... mâchoire..... oïre !...

Mais j'ai plus de chagrin que ça ! Si on me la casse la mâchoire, j'meurs, laissant un' veuve moins deux jours pour pleu..... pleu..... rer ma parto..... Cé ça qu'é triste Aussi ben si ma veuve trouvait pas à se remarier ! A resterait fille sa vie durant..... On dit que c'est ben dur, ga ! Pauvre Lizette va !.....

Oh ! tiens, brailler, ça fait pas l'affaire..... j'aime mieux me fâcher..... Fâche toi François.... Fâche toi deux (il marche avec précipitation) Bon, ça va..... encore, mon homme..... (il kappe du

pied, du poing, fait toute espèce de gestes, etc..... Tiens, fœnieu pouilleux, en v'la z'un pour toé (il donna un grand coup de pied dans le vide et tombe à la renverse, et se relevant) :

—C'est comme ça que j'arrangerais, moé les fœnieus Oui, qu'il en vienne donc un que je le tapoche, quo je le massacre ! que je le..... ah ! je dis pas rien.....

(Bruit en arrière du rideau).

Suite au prochain numéro.

Le Canard.

MONTRÉAL, 27 MARS 1880

REDACTEUR — — — LE CHAT

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

GODIN, MONDOU & CIE

LE CANARD ET LE CHAT.

Qui aurait jamais pensé pareil mariage ? Mais la loi Girouard donne du terrain. Un Canard allié à un Chat, — c'est un peu fort, — mais à tout prendre, la monstruosité n'est pas énorme. A l'avenir le CANARD n'a plus de bavardage à recevoir de celui-ci ni de celui-là. Le Chat seul est rédacteur responsable, et il se fait fort de tenir tête à qui que ce soit. Ainsi, sauf avis contraire l'on devra demander compte à M. le Chat de toute la rédaction du journal LE CANARD. On le trouvera au bureau du journal et à son bureau Chagnon & Adam, avocats, 54, rue St. Jacques.

Le Chat n'entend pas maltraiter personne, — pas même ceux qui l'ont assommé lorsqu'ils en ont eu la chance, — mais d'un autre côté, il ne faudra pas lui tirer le poil trop fort. Il a cet article là sensible et n'entend guère la risée sous ce rapport.

Les dames et les demoiselles seront par le Chat traitées aux petits oignons, et les politiciens ennemis du beau sexe flagellés sans pitié. Cette gente là est ennuyeuse à ne jamais aller à confesse.

Les misérables.

En fait de politique, il faudra que le CANARD fasse la vie de garçon. Il sait quo trop de mauvais ménages couvent sous cette jupe, — et comme il tient à l'ordre avant tout, — il se retranche dans la vie..... neutre.

C'est assez dire qu'il n'oubliera ni bleus ni rouges, et certes ces MM. sont dignes d'attention.

Les bleus sont d'honnêtes voleurs — apparemment, — les rouges de pauvres idiots imbécilement dépouillés.

Un voleur a dit, — s'il ne l'a pas dit, — il le dira : « Les bleus sont canailles par nature ; les rouges assez idiots pour les laisser faire et dire, bras croisés : Regarde donc ces gueux-là, ils nous volent à notre nez ! Ajoutez : nous sommes trop bêtes pour les en empêcher. »

LE CHAT.

OPINIONS POLITIQUES.

La meilleure opinion politique est de n'en avoir aucune. Celle-là n'égare jamais. Ainsi pense notre ami Urgel..... une étoile du barreau, dont les reflets..... Ah ! foutre, courez après.

Les petites provinces chamaillent notre gouvernement, pour se faire dire des *better terms* (termes). Ces petites-là nous font l'effet de fillettes qui ne trouvent jamais assez doux les *better terms* de leur amoureux. Bientôt il faudra catiner avec elles. Pour leur fermer la boîte, ne serait-ce pas mieux de leur dire doucement : — Ecoutez, mignonne, nous ne

vous pas le magot que vous apportez à la confédération, mais nous voyons bien celui que vous lui arrachez. Taisez-vous, sinon retournez pêcher au maquereau et vous encrasser les doigts dans vos mines. Tels sont les *better terms* que nous puissions vous dire.

L'administration Chappleau nous fait l'eff't d'une poule qu'une fiévreuse envie de couver dévore, et qu'une main barbare plonge dans un seau d'eau ; la pauvre bête se traîne pitousement. Laquelle ? — Quare.

Marier conservateurs et libéraux, c'est marier chats et souris. Tel mariage ne dure pas.

On a tué la loi de faillite. Allons, les sept pécchés capitaux perdent du terrain. Le double mandat seul pouvait leur venir en aide.

Adieux à la Morue.

Mousseau, se tapant sur la bedaine. — Enfin, enfin, la grosse, tu vas combler le déficit ; cette maudite morue s'en va.

La Conscience. — Elle ne t'a pas tant fait souffrir ; il me semble que ta pause n'a guère diminué.

Shaffers. — Conscience, je ne vois pas ce que tu as à faire dans cette question. Tu raisones comme une sette. Tu te crois fine avec ta morue, tes maquereaux et toute ta gent poissonnière.

Giguult. — Je, je suis de l'o... l'o-pinion de M. Shaffers. Cette damnée morue m'a rendu maigre comme un cheval de bois... Regardez donc un... un peu ; si je suis jaune, suis jaune... Mes électeurs ne me reconnaîtront plus, moi qu'étais si dodu.

Girard. — Nom d'un petit bonhomme, moi je ne serais pas fâché de maigrir. Voyez donc ce pansicot ? J'ai l'air de la baleine qui s'est donné le luxe d'engloutir le père Jonas.

Laurier. — Quant à moi, ma constitution ne me permet pas le jeûne, je suis sec comme un pin sans branche.

Shaffers. — Tu as ben de la chance de ne pouvoir jeûner.

De Boucherville. — Moi, l'abstinence est mon fort ; par elle l'on sauve son âme, et le peuple nous proclame saints. C'est ce à quoi je vise le plus.

Sir John. — Vous l'avez drôle, vous, mes gars, de vous estomaquer ainsi sur la morue. Qu'en dis-tu, Langevin ?

Langevin. — Je dis, ma foi, qu'il faut suivre le conseil des évêques, sinon les rouges diront que nous n'observons pas notre religion, et ça gênerait nos petites affaires.

Sir John. — As-tu pour à tes 832,000 Langevin ?

Langevin. — Ne me parle donc plus de ça.

Mousseau. — Puisque Girouard a gagné que beaux-frères et belles-sœurs se marient ensemble comme les autres, je propose, moi, que cette assemblée décrète l'abolition du carême.

De Boucherville et Langevin. — Pas d'affaires, nous n'avons pas ce droit, l'état ne peut empiéter sur l'église, le peuple nous traiterait de rouges. Vive la morue !

Girard. — Je vote l'abolition du carême.

Giguult. — Et moi itout.

Shaffers. — Ditto.

Giguult, tapant sur la bedaine de Mousseau — Adieux donc morues, harengs maquereaux, et vous poissons généralement quelconques comme l'on dit en style de notaire ; adieu, nous en avons assez de vos arrêtes et de vos os pointus qui m'ont donné presque toute une jaunisse complète.

Sir John. — Allons prendre une nippé.